

# LA LUCARNE

La revue de l'association Amis et propriétaires de maisons anciennes du Québec (APMAQ)

**Automne 2020**  
Vol. XLI, numéro 4



**ROBERT-LIONEL SÉGUIN (1920-1982)**

# LA LUCARNE 10\$

LA LUCARNE est le bulletin de liaison de l'association Amis et propriétaires de maisons anciennes du Québec (APMAQ). Publiée chaque trimestre depuis 1982, LA LUCARNE se veut un lieu d'information sur différents aspects reliés à la sauvegarde et à la mise en valeur du patrimoine.

## Secrétariat de l'APMAQ

2050, rue Atateken, Montréal (Québec) H2L 3L8

Téléphone : 450 661-6000

Courriel : [info@maisons-anciennes.qc.ca](mailto:info@maisons-anciennes.qc.ca)

Internet : [www.maisons-anciennes.qc.ca](http://www.maisons-anciennes.qc.ca)

**Comité de rédaction :** Andrée Adam, Pierre Bleau, Andrée Bossé, Diane Jolicoeur et Louis Patenaude.

**Collaborations :** Pierre Bleau, Denise Caron, Jean-Robert Grenier, Nathalye Laliberté, Mélissa Mars, Claire Pageau, Louis Patenaude, Laurence Provencher St-Pierre, Louis Tremblay et Émilie Vézina-Doré.

**Mention de source :** Guy Métayer (p. 4-5), Gestion Georges Coulombe inc. (p. 6-7), Jean-Robert Grenier (p. 8-9), Denise Caron (p. 10-11) et Pierre Bleau (p. 12).

## Abonnements, publicité et comptabilité :

Mireille Blais ([apmaq.gestion@gmail.com](mailto:apmaq.gestion@gmail.com))

**Infographie :** Pierre Bleau

**Imprimeur :** Imprimerie de la CSDM

**Livraison :** Efficaposte inc.

**Bibliothèque nationale du Québec**

**Bibliothèque nationale du Canada**

**Dépôt légal :** ISSN 0711 — 3285

© APMAQ 2020. Tous droits réservés sur l'ensemble de cette revue. On peut reproduire et citer de courts extraits d'articles à la condition d'en indiquer l'auteur et la source, mais on doit adresser au secrétariat de l'APMAQ toute demande de reproduction de photos ou d'un article intégral. Les opinions exprimées dans LA LUCARNE n'engagent que leurs auteurs.

Si vous souhaitez recevoir LA LUCARNE en format électronique plutôt qu'en format papier, veuillez en aviser le Secrétariat.

## CONSEIL D'ADMINISTRATION 2019-2020

Louis Tremblay, président

Louis Patenaude, président sortant

Pierre Bleau, vice-président

Michelle Roy, secrétaire

Émilie Vézina-Doré, trésorière

Diane Jolicoeur, administratrice

Claire Pageau, administratrice

# Robert-Lionel Séguin (1920-1982)

Automne 2020

|                                                                                                                                                         |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| <b>Mot du président</b><br>Louis Tremblay                                                                                                               | 3  |
| <b>In memoriam : Huguette Servant-Séguin</b>                                                                                                            | 3  |
| <b>De skieur de fond à ébéniste, une entrevue avec Guy Métayer</b><br>Louis Patenaude                                                                   | 4  |
| <b>Le patrimoine, le travail d'une vie</b><br>Georges Coulombe, prix Robert-Lionel-Séguin (2009)<br>Collaboration de Nathalye Laliberté et Mélissa Mars | 6  |
| <b>Ma pierre angulaire</b><br>Jean-Robert Grenier                                                                                                       | 8  |
| <b>Ces bâtisseurs anonymes : nos maçons</b><br>Denise Caron, historienne                                                                                | 10 |
| <b>Autour des retours d'avant-toit</b><br>Pierre Bleau, ingénieur                                                                                       | 12 |
| <b>Robert-Lionel Séguin (1920-1982) : un chercheur-collectionneur passionné</b><br>Laurence Provencher St-Pierre, ethnologue                            | 14 |
| <b>Les coups de cœur de vos administrateurs</b>                                                                                                         | 16 |

## En couverture : La maison Quesnel



(Collection Robert-Lionel-Séguin, Musée POP). Construite en 1854 à Sainte-Marthe, près de Rigaud, cette maison de bois en pièce sur pièce est l'un des sept bâtiments de la collection. Elle est aujourd'hui exposée dans la cour du Musée POP, à Trois-Rivières.

La publication d'annonces publicitaires dans LA LUCARNE ne constitue, en aucune façon, une recommandation des personnes et des entreprises qui y proposent leurs services.

## COIN DU MÉCÈNE

### PLANIFICATION À LONG TERME : Le futur se prépare aujourd'hui.

Pour lui permettre de poursuivre sa mission, l'APMAQ doit diversifier ses sources de revenus. Les cotisations annuelles ne suffisent pas, seules, à répondre à tous ses besoins. Par ailleurs, les revenus publics, le plus souvent reliés à des activités ponctuelles, se font rares.

Un don par legs testamentaire est une excellente façon d'assurer l'avenir. À peine quelques milliers de dollars manifesteront concrètement votre engagement à long terme dans la restauration du patrimoine bâti. Par le fait même, votre don transmettra à vos descendants l'importance de la culture québécoise et celle de son patrimoine.

Pour plus de renseignements, communiquez avec nous.



# MOT DU PRÉSIDENT

Louis Tremblay

## Une année particulière que 2020!

Au sein de notre belle organisation, une des grandes différences occasionnées par la pandémie aura été pour vous, membres qui aviez l'habitude d'y participer, l'annulation de nos visites du dimanche au cours de l'été qui se termine; soyez assurés que si la situation devait perdurer l'an prochain, nous trouverions des solutions afin de reconduire cette belle activité.

Pour le reste, quoiqu'un peu ralenties, les activités régulières de notre association auront été maintenues : communications dont la préparation de La Lucarne, relations avec nos membres, suggestions nombreuses et très appréciées du groupe-conseil, intervention d'appui à quelques dossiers de sauvegarde, rencontres virtuelles du Conseil d'administration... Ce qui aura particulièrement attiré notre attention et ce sur quoi on aura consacré du temps pendant ce dernier trimestre aura été le dépôt, le 3 juin dernier, du rapport de la Vérificatrice générale du Québec, madame Guylaine Leclerc, sur la sauvegarde et la protection du patrimoine immobilier. Sans élaborer sur les nombreux détails de cette analyse, le rapport fait un constat assez clair de l'échec de l'état dans sa mission de préserver son patrimoine bâti. Fallait-il se surprendre de ces conclusions? Bien que le gouvernement actuel ait mis en place quelques mesures, il faut admettre qu'il y a beaucoup à faire et que la participation du plus grand nombre possible d'intervenants à l'éducation et à la sensibilisation au patrimoine serait bienvenue.

À la suite du dépôt de ce rapport, nous avons accepté l'invitation à participer à une table de discussion qui rassemblait des représentants de plusieurs organismes œuvrant tout comme nous à la sauvegarde de notre patrimoine. Si ce n'est déjà fait je vous invite à lire le texte d'une lettre que nous avons cosignée et adressée au premier ministre Legault. Datée du 26 juin 2020 et intitulée « *Le devoir d'exemplarité de l'État québécois* », son objectif est de demander que soit formé un mécanisme de gestion du patrimoine bâti qui réunisse le gouvernement, le monde municipal et la société civile représentée par nos différents organismes; en quelques mots pour résumer ce dossier, nous offrons au gouvernement du Québec et aux municipalités notre expertise et notre énergie afin de les aider dans leur mission de sauvegarde du patrimoine. Pour tenter de rectifier la situation, la loi exige qu'un plan de relance soit proposée quatre mois après le dépôt du rapport de la Vérificatrice générale; en octobre donc, nous devrions connaître les grandes lignes de ce plan. Espérons que nous y serons considérés comme des acteurs et que nous pourrons y jouer un rôle important.

Pour conclure ce mot, sachez que nous maintenons régulièrement des relations avec le ministère de la Culture et des Communications afin d'obtenir le financement nécessaire à notre mission. Peut-on voir un lien entre la désagrégation de notre patrimoine bâti et les coupures de soutien financier aux organismes de sauvegarde dont nous sommes? Une chose est sûre, c'est qu'un budget de fonctionnement substantiel nous permettrait de faire plus pour la préservation de nos maisons anciennes. Nos dirigeants accepteront-ils notre collaboration et nous donneront-ils les moyens d'agir plus efficacement?

## Assemblée générale annuelle en visioconférence

Si vous êtes intéressés à participer à l'Assemblée générale annuelle de cet automne qui se tiendra par visioconférence cette année, faites-nous parvenir un courriel à [communications@maisons-anciennes.qc.ca](mailto:communications@maisons-anciennes.qc.ca) en mentionnant dans l'objet « Je serai de la prochaine Assemblée générale ».

Nous vous ferons parvenir un message indiquant la date et l'heure de la rencontre ainsi que la procédure de connexion.

De plus, nous comblerons quelques postes vacants au sein de notre conseil d'administration lors de cette rencontre; si vous avez un intérêt à participer aux orientations de votre organisation, profitez également de ce courriel pour déposer votre candidature.

## IN MEMORIAM



Huguette Servant-Séguin

C'est avec grand regret que l'APMAQ a appris le décès de madame Huguette Servant-Séguin, veuve de Robert-Lionel Séguin. Au cours des quarante dernières années, madame Séguin et l'APMAQ ont entretenu une relation de confiance et d'amitié. Lors de la création par l'APMAQ du prix visant à souligner des contributions exemplaires à la sauvegarde du patrimoine bâti, Mme Séguin a accepté que nous baptisions notre prix du nom de son mari. Membre de l'APMAQ, elle a fait preuve d'une grande générosité à notre endroit particulièrement en nous offrant, durant toute cette période, une quantité importante de livres en vue de nos encans. Nous gardons le meilleur souvenir de sa présence lors de notre congrès tenu à Vaudreuil en 2013 et de l'accueil qu'elle a réservé à certains d'entre nous, l'automne dernier, dans le cadre du dossier de la maison Hayes. (voir *La Lucarne*, été 2020, p.6)

L'APMAQ tient à exprimer ses plus sincères condoléances à sa famille et à tous ses proches.

# DE SKIEUR DE FOND À ÉBÉNISTE, une entrevue avec Guy Métayer

Louis Patenaude

## Comment êtes-vous devenu ébéniste ?

Un grand-père charpentier, un père bricoleur amenèrent tout naturellement l'enfant que j'étais à s'intéresser au bois. Puis, plus tard, quand j'ai rencontré Anne, ma future conjointe, fille d'Austin Reed lequel est bien connu à l'APMAQ<sup>(1)</sup>, j'ai compris et apprécié ce qu'était une maison ancienne bien restaurée. Très tôt, nous avons voulu posséder notre propre maison ancienne. Celle qui a retenu notre attention était, aux dires de plusieurs, une demi-ruine; même Austin a exprimé des réserves tout en nous encourageant. Nous nous sommes donc lancés dans l'aventure et avons acheté la maison Côté, située à Saint-Ferréol, dont la construction remonte à 1840. Si mes antécédents familiaux me préparaient à un tel projet, ce n'était pas le cas de ma formation professionnelle puisque j'étais diplômé de l'Université Laval en éducation physique et en activité physique et que je pratiquais le métier d'entraîneur d'élite en ski de fond.

En 1994, j'ai abandonné pour un temps le « *coaching* » en ski de fond suite à la naissance du premier de nos trois enfants. Le projet d'acquisition et de restauration de la maison (1993-1994) a fait germer le projet de devenir ébéniste. Avec trois enfants, c'est en 2004 que la fenêtre s'ouvre pour que je m'inscrive au Centre de formation professionnelle de Neufchâtel où je me suis formé en ébénisterie sous la direction entre autres d'Alain Lachance<sup>(2)</sup>. À l'issue du cours de deux ans, j'ai partagé mon temps entre le ski et l'ébénisterie pour diminuer grandement le métier d'entraîneur de ski l'an dernier. C'est ainsi que j'ai réorienté ma carrière et que je suis devenu majoritairement ébéniste.

## D'où vous vient votre reconnaissance professionnelle ?

Je suis détenteur du diplôme du Centre de Neufchâtel et ayant soumis mon dossier au Conseil des métiers d'art du Québec, je suis en attente d'une reconnaissance de leur part.

## Comment avez-vous entrepris la restauration de votre maison ?

En mauvais état, la maison l'était assurément mais, malgré cela, elle était classée depuis 1965 et avait été abandonnée jusqu'à notre acquisition en 1993. Elle servait alors de hangar agricole. Le classement impose, comme on le sait, des obligations et des procédures mais procure des avantages; c'est ainsi que nous avons bénéficié d'une aide précieuse de la part du ministère de la Culture et des Communications.

Je voudrais également mentionner l'aide de l'architecte renommé, Pierre Cantin, qui a travaillé à la restauration de place Royale de Québec <https://archivescanada.accesstomemory.ca/fonds-pierre-cantin-architecte>, et que nous avons embauché pour refaire des plans de la maison. Alain Lachance a accepté le contrat des escaliers et des fenêtres alors qu'il exerçait avec Sylvain Dufour dans leur atelier de Québec. Nous avons fait appel à un artisan local, l'infatigable charpentier-menuisier, Roland Drouin, pour nous accompagner au cours de l'ensemble des travaux de restauration de la maison.

Ce fut un travail colossal et sans relâche qui dura plus de six mois avant qu'on puisse habiter la maison. Ce n'est que tout juste à la fin de la restauration que naîtra Thomas, notre premier enfant. En six mois, entre 1993-1994, soit une durée de plus ou moins six mois, la demi-ruine, était devenue une maison habitable.

## Quel genre de travail faites-vous présentement ?

Lors de mes premières années, j'ai travaillé à la fabrication de meubles et à la restauration de meubles anciens pour passer ensuite aux portes et aux fenêtres anciennes; c'est toujours mon activité principale que j'effectue en appliquant les techniques des artisans d'autrefois. Récemment, je me suis intéressé aux meubles anciens qui demandent à être rembourrés comme ils l'étaient autrefois. J'ai recours à l'occasion, pour fabriquer des moulures, à certains de mes rabots anciens dont je possède une collection. Les essences de bois que je préfère travailler sont le pin blanc et le noyer noir. Mon premier contrat, collaborateur ébéniste à une table Trillium en cerisier, où il fallait conjuguer un plateau de forme arrondie et des tiroirs cintrés, arrondis et inclinés à la fois. Un travail complexe pour un « *rookie* »<sup>(3)</sup> sortant de l'école. Il fallait créer une façon de faire dans ce projet. Ce fut une expérience très formatrice. Je travaille présentement sur des projets de fabrication et de restauration de fenêtres sur des maisons ancestrales de la côte de Beauport et de la ville de Québec.



Un de mes premiers contrats, le dessus de la table circulaire Trillium en cerisier. Conception graphique de Louise Blais, designer.

1. Prix Thérèse-Romer 2008
2. Prix Robert-Lionel-Séguin 2015
3. *Rookie* = un apprenti

**Qu'en est-il de la demande et comment envisagez-vous la relève et l'avenir du métier?**

Une fois qu'on détient le diplôme on peut créer son propre atelier ou travailler pour un artisan déjà établi. La création d'un atelier est exigeante financièrement car il faut se procurer l'outillage et les jeunes diplômés ont rarement les fonds requis. La demande est là mais elle se fait par la vieille méthode du « bouche à oreille » alors que les fabricants d'éléments contemporains (portes, fenêtres et autres) peuvent se permettre une publicité fort efficace.



Fenêtres à plusieurs carreaux d'un des bâtiments accessoires du manoir de Charleville situé à Boischatel, près de Québec.



Porte d'un des bâtiments accessoires du manoir.

L'éducation à la conservation des éléments architecturaux auprès des propriétaires est essentielle. Beaucoup de gens ne savent pas que leurs portes et leurs fenêtres anciennes, par exemple, peuvent être restaurées. C'est pourquoi il importe de poursuivre les efforts de communication en matière de sauvegarde patrimoniale. Le ministère, les MRC et les municipalités ont un rôle à jouer. Ils peuvent intervenir en aidant les propriétaires à conserver les éléments essentiels de leurs bâtiments, en attribuant une aide professionnelle et monétaires à la réalisation de travaux de conservation. Il faut sensibiliser les architectes, à la valeur de la conservation des éléments architecturaux traditionnels. Faire appel à des ébénistes sur leurs chantiers, c'est assurer la relève et la compétence dans le traitement des éléments patrimoniaux du Québec. C'est pour cette dernière raison que je ne fais pas d'installation. Mon travail s'effectue principalement en atelier et, une fois le travail achevé, l'installation est faite par une main d'œuvre licenciée.



Le buffet deux corps.

ebenisterie-metayer.com

Pour ce qui est de l'avenir, il y a des possibilités mais il y a des barrières à lever; c'est ce à quoi s'emploie le Conseil des métiers d'art du Québec.



CONSEIL DES  
MÉTIER D'ART  
DU QUÉBEC

LE RÉSEAU DES ARTISANS  
PROFESSIONNELS EN  
ARCHITECTURE  
ET PATRIMOINE

Bureau de Québec : 418.694.0260 | Bureau de Montréal : 514.861.2787 | [METIERSDART.CA](http://METIERSDART.CA)

# LE PATRIMOINE, LE TRAVAIL D'UNE VIE

Nathalye Laliberté (*Gestion Georges Coulombe inc.*)  
et Mélissa Mars (*Franchir les Seuils*)

En ce centième anniversaire de la naissance de Robert-Lionel Séguin, *La Lucarne* a invité un des lauréats du prix éponyme à s'exprimer sur ses motivations et son action en matière de sauvegarde du patrimoine bâti.

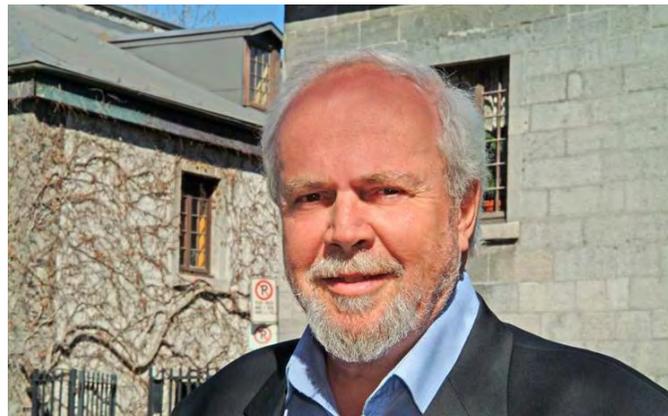
C'est en 1982 que Georges Coulombe, Saguenéen d'origine, fonde sa société immobilière avec pour mission principale la sauvegarde du patrimoine bâti. Au fil des années, il fait l'acquisition d'anciens magasins, entrepôts, industries et édifices bancaires désaffectés afin de leur offrir une nouvelle vie respectueuse de leur cachet historique. Aujourd'hui, après plus de quarante ans de pratique dans la revitalisation et la restauration d'édifices patrimoniaux, M. Coulombe possède un carnet d'interventions riches et variées allant de l'arrondissement montréalais Mercier-Hochelaga-Maisonneuve à ceux de Ville-Marie, du Sud-Ouest et de La Petite-Patrie en passant par Saint-Jean-sur-Richelieu (Montérégie) ou encore Sainte-Agathe-des-Monts (Laurentides) où il a récemment rénové **l'ancien Manoir StoneHaven (1908)**, un édifice historique au cœur d'un site majestueux devenu aujourd'hui un hôtel.

Voici un aperçu de son parcours en tant que promoteur immobilier reconnu pour sa contribution exemplaire à la sauvegarde et à la mise en valeur du patrimoine bâti du Québec.

## Du graphisme à l'immobilier : une immersion dans les années 1970

Autodidacte passionné, c'est d'abord sa curiosité, son amour pour l'art et l'histoire et son esprit entrepreneurial qui l'amènent à œuvrer au cœur du quartier historique de Montréal. Après 12 ans passés à gravir les échelons au sein du département de graphisme de l'Alcan, il décide de fonder sa propre entreprise en communication en 1976. Pour ce faire, il mène, sans le savoir, sa première action en tant que promoteur immobilier sensible au patrimoine bâti.

En effet, de retour d'un voyage en Europe où il parcourt de magnifiques centres historiques rénovés avec soin et bourdonnants de vie, la vision terne et désertique des rues délabrées du Vieux-Montréal le confronte. Pourtant décrété arrondissement historique en 1964, le quartier sans âme fait pâle figure dans les années 1980 face à ses contemporains. Faisant preuve d'audace et de vision, Georges Coulombe décide alors d'investir dans une bâtisse historique désaffectée du quartier, sise au **296 rue Saint-Paul ouest**, afin d'y loger les bureaux de sa nouvelle compagnie en graphisme. Progressivement, il rénove cet ancien entrepôt-magasin (1904), prenant goût à en relever les défis de restauration et de réhabilitation. Il demeure toujours propriétaire de cet édifice.



Georges Coulombe, président  
Lauréat du prix Robert-Lionel-Séguin (2009)



StoneHaven Le Manoir — Sainte-Agathe-des-Monts  
« Chaque édifice recèle une histoire à découvrir, un potentiel à faire resurgir » - Georges Coulombe.

De ce premier geste naît une vocation qui l'amène six ans plus tard à fonder sa société immobilière avec la conviction que les édifices historiques peuvent revitaliser des secteurs entiers de nos villes : ces beaux immeubles d'autrefois, une fois restaurés, sont en effet dotés d'une valeur économique précieuse loin de la spéculation et de la vacance. Avec l'apparition de nouveaux enjeux dans le domaine du patrimoine et de la revitalisation urbaine, sa vocation sera mise à l'épreuve au fil des projets mais demeurera toujours aussi vive comme le témoignent les nombreux édifices à son actif, restaurés et pleinement occupés, dans le quartier historique de Montréal.

## Relever de nouveaux défis, à l'aube de 2020

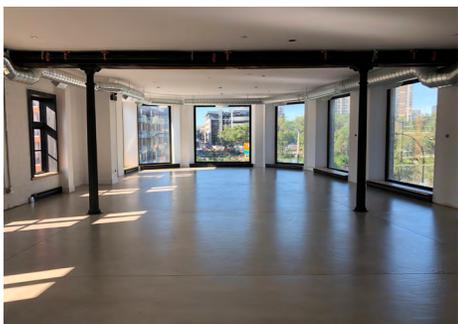
Comme le souligne M. Coulombe, « À mes débuts, les édifices étaient plus abordables et l'investissement dans leur restauration était rentable. Aujourd'hui les réalités ont changé, il faut penser à long terme. Désormais, je rénove pour la deuxième ou la troisième génération qui nous suivra. » Une réalité bien différente donc de ses premières années. Aux coûts importants des projets de restauration et de réhabilitation s'ajoutent le désengagement des instances et le manque de confiance des institutions bancaires qu'il faut constamment convaincre lorsqu'il s'agit d'intervenir en patrimoine.

En témoigne l'un de ses récents projets qui ouvrira sous peu ses portes après quatre longues années d'études, conception, négociations et travaux : **l'Édifice du Rodier (1875)**. Marquant de manière surprenante l'entrée de Griffintown, cet édifice a été racheté à la ville de Montréal par Georges Coulombe afin de le sauver de la démolition. Un geste à l'époque salué. Toutefois, c'était sans compter les difficultés et les incohérences dues à l'administration municipale lesquelles rythmeront le projet et nuiront à la bonne réalisation des travaux, augmentant les coûts et prolongeant l'échéancier.

« Il faudrait innover dans la pratique et développer des incitatifs fiscaux afin d'encourager la restauration des édifices. Aujourd'hui, cela nécessite tellement d'engagements financiers et humains d'intervenir sur des bâtiments historiques, qu'il faut un amour à toute épreuve pour démarrer de tels projets. Il faut donc faire preuve de patience, de conviction et d'audace ». Heureusement, Georges Coulombe possédait déjà, à 15 ans, toutes ces qualités doublées d'une grande curiosité lorsqu'il rénoveait des meubles anciens à ses heures perdues. Par la suite, parallèlement à ses activités professionnelles, il sera tantôt marchand de tableaux, antiquaire, propriétaire d'une boîte à chanson, éditeur et restaurateur.



Édifice du Rodier de nuit



Vue intérieure de l'édifice du Rodier

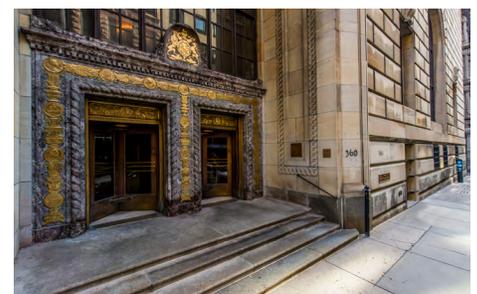
**Une vision novatrice du patrimoine**  
Au fil des ans, sa vision du patrimoine et l'intérêt qu'il lui porte ont peu changé. Un édifice historique doit être imbibé d'histoire, bien sûr, et présenter des qualités architecturales reconnues. Mais, pour lui, il est fondamental que l'édifice soit doté d'un potentiel évolutif. « Pour chaque projet, j'ai toujours souhaité respecter le geste de l'architecte d'origine et lui assurer un avenir dans notre société par des usages compatibles et des interventions sensibles. Bien sûr, les processus de mise aux normes et de mise à niveau (électricité, gicleurs, etc.) imposent des compromis notamment dans les espaces intérieurs. Toutefois ces changements nécessaires peuvent être effectués avec sensibilité et cohérence. La réhabilitation ne doit pas faire obstacle à la conservation. Elle offre, au contraire, de nouvelles perspectives ».

En témoigne son projet sis au **288 rue Saint-Jacques, ancien siège social de la Banque Molson (1864-66)**. La réhabilitation de cet édifice historique a été réalisée dans le respect de ses valeurs patrimoniales et les espaces intérieurs devenus bureaux ont fait l'objet d'un processus de mise à niveau bien pensé incluant la restauration des finis d'origine et l'implantation de nouveaux aménagements complètement réversibles.

Par ailleurs, l'implantation d'un usage compatible est primordiale, selon Georges Coulombe, assurant la qualité et la viabilité du projet. Ainsi, il n'a pas hésité à attendre plus de trois ans avant de trouver preneur pour le rez-de-chaussée du **360 rue Saint-Jacques, ancien siège social de la Banque Royale du Canada (1928)**. Accueillant aujourd'hui un café et des espaces de travail partagés, cet ancien hall bancaire a conservé l'entièreté de sa magnificence. L'implantation de ce nouvel usage, compatible et pensé dans le respect des éléments caractéristiques du lieu (dimensions, finis, agencements, détails architecturaux, fenestration, etc.) offre désormais à cet espace majestueux une pérennité et une expérience unique pour ses usagers.

Finalement, rue Sainte-Catherine, un autre projet témoigne des défis que Georges Coulombe a su relever avec brio, entouré de professionnels et d'experts aguerris : le **pavillon de l'École Supérieure de mode de l'ESG de l'UQAM** installé dans deux anciens bâtiments commerciaux (1913). Acquis en 2014 par Georges Coulombe, les édifices avaient subi de nombreuses modifications au fil du temps avant de demeurer vacants. Les façades en pierre grise ornées d'éléments ouvragés furent entièrement restaurées dans le respect des exigences patrimoniales. De plus, afin de répondre aux besoins des nouveaux usagers, un étage fut ajouté. Pour cette extension qui représentait un réel défi d'architecture, une nouvelle structure d'acier indépendante du tissu historique a été conçue afin de préserver et de mettre en valeur l'architecture d'origine.

Comme le souligne M. Coulombe, « **le patrimoine, c'est le travail d'une vie** ». Ainsi, aujourd'hui, alors que le projet du Rodier est sur le point d'être finalisé, il planche sur de nouveaux défis dont plusieurs accompagnent la revitalisation de la rue Saint-Denis, une importante artère au cœur du Quartier des spectacles (la Tour France Film, le Cabaret théâtre et le théâtre St-Denis). Un passionné donc toujours pleinement investi !



Édifice du 360 rue Saint-Jacques



Vue intérieure du 360 rue Saint-Jacques

# MA PIERRE ANGULAIRE

Jean-Robert Grenier

*On trouvera ci-après la suite des articles de Jean-Robert Grenier sur sa maison de Calixa-Lavallée parus dans les trois précédents numéros de La Lucarne.*

Avant d'entreprendre le curage complet de notre maison, nous devons attendre le départ de nos locataires. Or, un certain soir en mai 1978, les sœurs Provost, nous réservant une surprise, nous apprirent que les deux cheminées de la maison furent détruites par leur père aux premières heures du XX<sup>e</sup> siècle. Ce dernier avait décidé de moderniser la maison familiale et tant qu'à y être, de démolir du même coup son vieux bas-côté construit au XVIII<sup>e</sup> siècle; puis, d'un sourire narquois, elles nous dévoilèrent l'endroit où retrouver les terrasses des deux foyers. Génial, elles reposaient alignées au pied des marches de la porte principale de la maison. C'est un excellent début pour des restaurateurs en herbe, deux éléments d'origine retrouvés!



Connaître l'emplacement des terrasses des foyers est une chose, les extirper du sol et les ramener dans la maison à leur place d'origine en est une autre. Ces terrasses ont une épaisseur moyenne de 17 cm par une largeur de 150 cm et une profondeur de 75 cm pour la plus grande. Elles sont très lourdes. Mon beau-frère André m'aidant, nous avons vite constaté que nous devions, pour les dégager, creuser à partir du bord de la rue, car les pierres étant trop serrées l'une contre l'autre pour que l'on puisse les bouger. L'effort en a valu la peine... Non seulement nous les avons retirées du sol, mais nous avons retrouvé les linteaux et les jambages des deux foyers. Le «vlimeux» Monsieur Provost les avait convertis en marches afin de rejoindre le niveau du chemin de la Beauce qui, au début du XX<sup>e</sup> siècle, était plus bas d'environ 60 cm. Nos locataires ayant déménagé à Verchères, le curage a donc pu continuer.



*La terrasse, le linteau et les jambages du foyer de la salle commune.*



*Terrasse du foyer de la salle à manger avec ses jambages.*

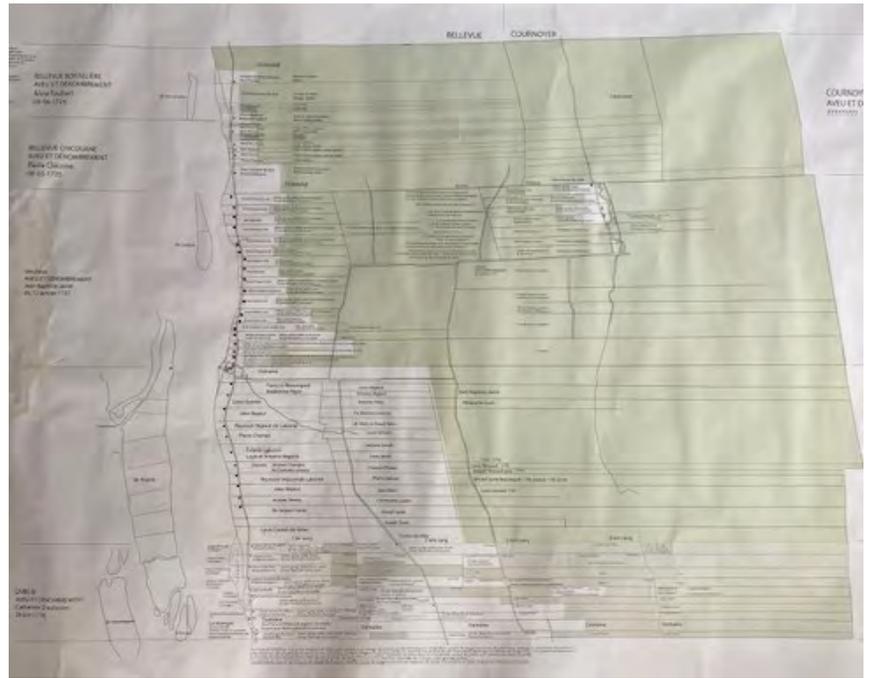
Les planchers sont également riches d'informations. Les plus usés sont toujours ceux de la salle commune particulièrement autour de la pierre d'évier où se lavent les légumes en provenance du potager ainsi qu'autour de l'âtre où l'on réchauffe la maison, prépare les repas, fabrique le savon et chauffons l'eau pour l'ensemble des tâches ménagères. Les planchers moins usés sont ceux des chambres des grands-parents, des parents, du salon et ceux des filles. La chambre des garçons est souvent à l'étage, côté sud-ouest, juste au-dessus du salon. On la rejoint à partir de la salle commune en empruntant, face au foyer, un petit escalier abrupt entre deux poutres rapprochées. Seules, la chambre des grands-parents et celle des parents partagent un mur commun. Cette répartition des espaces réservés aux chambres assure ainsi l'intimité des couples adultes. Dans le salon, on découvre cachée sous un tapis, une petite trappe à même le plancher qui, une fois ouverte, donne accès au chaudron où l'on remisait l'argent durement gagné. Puisque le salon était rarement accessible aux enfants, les parents avaient le loisir d'y accéder sans en être gênés. Ce chaudron était relié à une chaîne et à un crochet fixé sous le plancher du salon. Il pendait au plafond de la cave, très éloigné de la trappe principale.



*La petite trappe à même le plancher du salon.*

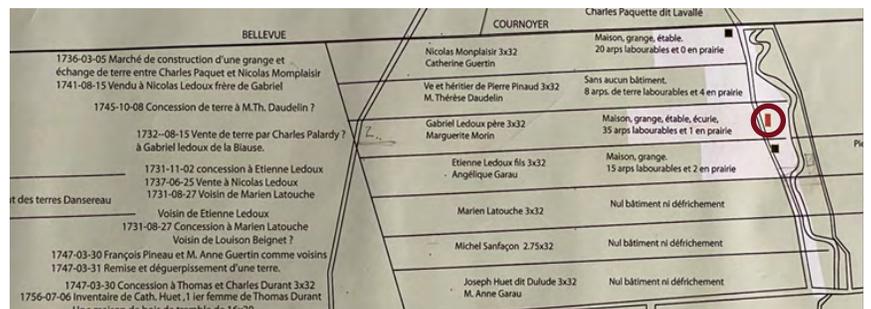
Revenons au bas-côté démolí dont la construction remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous savons que sur le côté nord-est de la maison actuelle se trouvait la première habitation du lot 391. Pour preuves, les informations des sœurs Provost sur la démolition du vieux bas-côté au début du XX<sup>e</sup> siècle ainsi que le tracé de son faite resté visible à même le mur pignon du grenier de la grande maison avant nos travaux de restauration. À l'époque, ce qui m'intriguait c'est qu'aucune des planches en dessous et au-dessus dudit tracé du toit du bas-côté ne présentait de continuité entre elles. Je compris, 35 ans plus tard, le pourquoi de cette anomalie. En voici l'histoire : mon ami, Jacques Boisseau, passionné par l'histoire de la seigneurie de Verchères, a cartographié et étudié toujours, depuis 40 ans, tous les actes notariés de la seigneurie. Ces derniers couvrent les contrats entre le seigneur, François Jarret, et ses censitaires, les achats et ventes de terres et petits lots, les contrats de mariage, les testaments en plus des contrats de construction de ponts, de routes et des bâtiments seigneuriaux ainsi que les contrats privés. Voici donc le fruit de son travail cartographié. Un jour, voulant piquer ma curiosité, Jacques Boisseau arrive chez nous et m'informe qu'il vient de terminer la lecture d'une transaction notariée remontant à la fin du XVIII<sup>e</sup> ou au début du XIX<sup>e</sup> qui concerne ma propriété. Il me résume en ses mots l'esprit de la transaction : le contrat de vente de la terre, de ses bâtiments et de la maison prévoyait que le vendeur avait l'obligation, à la signature, de fournir tout le bois nécessaire à l'agrandissement de la maison d'origine (voir bas-côté). Les nouveaux propriétaires auraient donc construit la grande maison à partir du mur sud-ouest du bas-côté. Voilà... comme aurait dit mon père : l'explication logique de ce « *mystère mystérieux* ». En d'autres termes, le mur pignon au nord-est de la nouvelle maison aurait coiffé le toit sud-ouest de la première habitation! Comprendre l'architecture des maisons anciennes n'est pas toujours chose simple, spécialement si elles ont connu des transformations importantes. L'observation, la remise en question de nos hypothèses et la patience sont des qualités à développer si l'on veut comprendre l'art de construire de nos ancêtres.

On peut lire sur le cliché la première transaction privée du lot 391, « *le 15 août 1732 Vente de terre par Charles Palardy? à Gabriel Ledoux de la Biause, Maison, grange, étable, écurie, 35 arpents labourables et 1 en prairie* ».



*Aveu et dénombrement de 1724 à 1737 de la seigneurie de Verchères. Remarquez la zone verte « de bois debout » et la zone blanche, « la terre faite ».*

Cette première carte nous présente l'historique des transactions immobilières en la seigneurie de Verchères entre les années 1724 à 1737. Ce que l'on appelait anciennement « *aveu et dénombrement* » est appelé aujourd'hui « *recensement* », mais à la différence qu'à l'époque, lorsque les villages étaient visités par les officiels de l'administration soit les soldats, à chacune des visites, le père ou la mère devait les informer du nombre d'adultes capables de tirer du fusil, du nombre d'armes à feu en la demeure ainsi que du nombre de garçons en âge de s'en servir. C'était la façon pratique d'évaluer le capital de miliciens dont l'armée pouvait disposer rapidement en cas d'attaques d'envahisseurs.



*Cliché de la carte montrant la maison sur le lot 391 et identifiée par un cercle.*

À l'époque, les recenseurs arpentaient le territoire et étaient toujours accompagnés d'artistes qui peignaient les allures de chaque village, ses abords, mettaient en images sa géographie, les difficultés du terrain et les endroits stratégiquement avantageux pour se cacher de l'ennemi. Avec ces aquarelles et ces dessins regroupés par seigneurie, l'armée, lorsqu'elle devait intervenir sur un territoire, avait déjà en main une bonne idée des difficultés qu'elle pouvait rencontrer. Les milices locales se joignaient à elle et attendaient les ordres des professionnels de la guerre.



*Une aquarelle signée par l'artiste Boyd du type de celles réalisées par ces artistes. Boyd a sûrement été inspiré par cette scène champêtre lors d'une période de pause.*

# CES BÂTISSEURS ANONYMES : NOS MAÇONS

Denise Caron, historienne

Peu de maisons anciennes ont été conçues par un architecte. Mais que ce soit le cas ou non, elles témoignent du savoir-faire des gens de métier qui les ont construites, qu'ils soient maçons, tailleurs de pierre, charpentiers, menuisiers, couvreurs, plâtriers, ferblantiers ou autres, tous des bâtisseurs qui restent souvent ou méconnus ou inconnus. Pour pallier cette lacune, le présent article entend mettre en lumière les activités liées au métier de deux maîtres-maçons œuvrant surtout sur l'île de Montréal, au début du 19<sup>e</sup> siècle. L'un, Jean-Baptiste Boutonne dit Laroche, habite le faubourg Saint-Laurent et travaille principalement en zone urbaine. L'autre, Charles Brunet, de Sainte-Geneviève, exerce son métier en zone rurale, à l'ouest de l'île ainsi qu'à l'île Bizard. Fait à noter, ni l'un ni l'autre ne sait écrire.

## Maçon de ville

Né en 1762, Jean-Baptiste Boutonne, comme c'est la coutume, apprend son métier auprès d'autres maçons et, en 1799, devant notaire, il officialise son premier marché de construction connu. Dans cet acte, il est associé à Joseph Chevalier, aussi maître-maçon, avec qui il travaillera régulièrement. De 1799 à 1826, Boutonne agit aussi comme entrepreneur. Il engage alors des apprentis, des compagnons, mais aussi des charpentiers, des menuisiers, des tailleurs de pierre ou d'autres gens de métier. Le recrutement semble facile puisque, comme lui, plusieurs des engagés habitent le faubourg Saint-Laurent, situé au nord des fortifications, le long du chemin de Saint-Laurent (boulevard Saint-Laurent actuel). Ce quartier constitue un réservoir d'ouvriers ou d'associés qui permet à Boutonne de réaliser les nombreux contrats qu'il obtient. Ces gens de métiers travaillent les uns pour les autres et forment ainsi une confrérie informelle.

Le carnet de commandes de Jean-Baptiste Boutonne est très diversifié. Seul ou avec d'autres, il répare, rehausse, augmente et érige des bâtiments de pierre. En 1804, pour s'approvisionner en matières premières, il acquiert avec Joseph Chevalier une carrière de pierre et de

sable, située au pied du mont Royal, là où d'autres carrières sont en exploitation. En 1805, le maître-maçon, Louis Massy, l'engage pour faire les travaux de maçonnerie de deux maisons de bois, alors qu'en 1808, les commissaires de la prison de Montréal le choisissent pour démolir « *la vieille prison, les voûtes, les deux églises et les murs autour de la place* » pour faire place et permettre ainsi la construction d'une nouvelle prison. À une époque où tout se recycle, on peut penser qu'il en profite pour récupérer les pierres afin de les réutiliser pour d'autres contrats. Entre 1810 et 1813, avec Joseph Chevalier et Alexandre Loggie, il est engagé pour les travaux de maçonnerie, d'enduits et de chaux à l'église de Longueuil, alors qu'en 1811, il construit un grand four à pain, de 30 pieds sur 12 pieds, pour le boulanger William Scott. En 1817, le menuisier Joseph Bro dit Pomminville fait appel à ses services pour effectuer les travaux de lattage et d'enduits sur une maison de bois. En 1819, avec le maître-maçon André Auclair, il travaille aux églises Saint-Pierre-du-Portage, à l'Assomption, et Sainte-Madeleine, à Rigaud. Durant sa carrière, il met aussi en chantier plusieurs maisons dans le Vieux-Montréal et dans les faubourgs entourant les fortifications.

Des nombreux bâtiments qu'il a érigés, seuls quelques-uns subsistent. C'est le cas du grand hangar de pierre à Lachine (ill. 1) construit avec Joseph Chevalier en 1803-1804, qui deviendra l'entrepôt de la Compagnie de la Baie d'Hudson. C'est aussi le cas d'une maison de trois étages située sur la rue Saint-Vincent dans le Vieux-Montréal construite en 1816 avec le maître-maçon et entrepreneur Amable Amiot dit Villeneuve.



## Maçon de campagne

Charles Brunet naît en 1794 dans la paroisse de Sainte-Geneviève située à l'ouest de l'île de Montréal. Il s'y marie en 1817 et est inhumé sous l'église paroissiale en 1859. Cultivateur, sa vie durant, il exerce le métier de maçon de 1821 à 1839. Deux sources importantes, soit quelques marchés de construction notariés et plusieurs pierres de date, permettent de suivre son parcours de maître-maçon, à Sainte-Geneviève, à Sainte-Anne, à Saint-Martin (Laval) et à l'île Bizard.

Bien que les marchés de construction qu'il a signés soient peu nombreux, ils révèlent des informations intéressantes sur sa pratique. En 1823, le menuisier Simon Barbeau accepte de fabriquer des châssis pour une maison de Charles Brunet alors, qu'en contrepartie, ce dernier accepte de faire les enduits du second étage de la maison que le menuisier occupe déjà. Chacun fournira à l'autre les matériaux nécessaires aux travaux respectifs. En 1824, Brunet signe un autre échange de services avec le menuisier Louis Laurain. Il s'engage à construire la maçonnerie de la maison de Laurain qui, en retour, devra réaliser tous les ouvrages de menuiserie sur la maison de Brunet : planchers, escaliers, portes et fenêtres, cloisons, corniches, combles, recouvrement, lucarne, etc. Laurain doit aussi fournir la pierre, le mortier, les échafaudages de même que deux employés à Brunet en plus de nourrir toute l'équipe.

En 1829, Charles Brunet obtient un important contrat : la construction du presbytère de la paroisse de Sainte-Geneviève. Le marché de construction, signé avec les syndics de la paroisse de Sainte-Geneviève, est, pour Charles Brunet, le premier document qui indique clairement que ce bâtiment sera construit à murs-pignons découverts, «[...] les murs pignons seront exhausés de vingt-deux à vingt-quatre pouces

au-dessus de la couverture », les consoles, autres caractéristiques importantes de ce type de maison, seront de pierre taillée alors que la pierre du mur de façade sera bouchardée. Il construira ce bâtiment en deux étapes : à l'automne jusqu'à la hauteur des lambourdes, soit 7 pieds hors terre, puis au printemps, jusqu'au 15 juillet, pour terminer les travaux. En raison de la position stratégique et du prestige associé à un presbytère, il est possible que cette construction à murs-pignons découverts ait incité des paroissiens à adopter ce type de construction, puisque Charles Brunet en construit six autres du même type, dans les neuf années suivantes.

Bien qu'il ne pas sache signer, il laisse heureusement une marque durable sur chacune des maisons qu'il construit en intégrant, au mur de la façade, une pierre de date au-dessus de la porte d'entrée. Cette pierre est très précieuse puisqu'elle est souvent le seul moyen de dater ces maisons et de les attribuer à Charles Brunet. Différents tailleurs de pierre y sculptaient ses initiales C.B. ainsi que la date de construction, ce qui explique les différences de graphie d'une pierre à l'autre. Ainsi, sur certaines, le B est à l'envers (ill. 2), alors que le texte de la grande pierre de date du presbytère est parfaitement calligraphié et plutôt bavard (ill. 3). C'est grâce à elles que l'on peut considérer Charles Brunet comme étant le plus important constructeur de maisons à murs-pignons découverts sur les îles de Montréal et Bizard (voir *La Lucarne printemps et été 2020*). Après 1839, Charles Brunet abandonne le métier de maçon et semble se consacrer uniquement à l'agriculture.

Bien que contemporains, ces deux maîtres-maçons vivent dans des univers bien différents. L'un, qui est aussi entrepreneur, vit dans un environnement où se côtoient régulièrement des gens de métiers de la construction, ce qui l'amène à travailler sur une grande variété de bâtiments, en ville, dans les faubourgs, ou même à l'extérieur de l'île. L'autre cumule deux métiers et est bien connu de la population locale, qui fera appel à ses services pour construire des maisons dont la plupart sont à murs-pignons découverts. Ces artisans méritent de sortir de l'oubli et, ce faisant, ils nous permettent de mieux comprendre les multiples facettes de leur métier et de leur à l'époque.

denisecaron1534@gmail.com



# AUTOUR DES RETOURS D'AVANT-TOIT

Pierre Bleau



Ajout d'une aile vers 1923 et d'une longue galerie.  
Archives de la famille Oscar Benoît



Carton de la boîte d'emballage laissé par les ouvriers sous le parement de vinyle.  
Lot daté du 2/21/85.

Pendant près de 115 ans, une maison peut accueillir ou subir la présence de ses occupants. Par exemple, vers 1923, notre demeure s'embourgeoise grâce à l'ajout d'une aile en devanture, une intervention dans la continuité du courant victorien de l'époque. Toutefois, il en est autrement en 1985, lorsque s'imisce la mode du revêtement de vinyle. Les installateurs doivent alors raser les chambranles, les consoles à denticules et les corniches à consoles pour poser ce parement synthétique. Un geste qui s'explique par la motivation du propriétaire à éliminer ses prochaines corvées de peinture; c'est un argument mis de l'avant par les vendeurs du produit.

Depuis 2014, nous pelons cette peau devenue fragile sous la brûlure des rayons du soleil. Il reste encore un mur pignon à sortir de sa torpeur. Pendant cet exercice d'effeuillage, quel ne fut pas notre étonnement de découvrir deux types de finition au pourtour des retours d'avant-toit tous similaires avec leurs surfaces revêtues d'aluminium (ill. 1a et 1b). Ainsi, les murs pignons de 1905 sont ornés d'une corniche à consoles (ill. 2a), tandis qu'une modeste console à denticules s'invite sur le mur pignon de l'aile ouest (ill. 2b). En 1923, les menuisiers préfèrent copier l'ornementation de la façade principale (ill. 3b) plutôt que celles avec une corniche à consoles (ill. 3a).



MUR PIGNON (1905)

1a

L'aspect banalisé du retour d'avant-toit du mur pignon (1905) est bien visible sur l'illustration 1a. Ce dernier est bardé d'aluminium et bordé d'un parement en vinyle imitant la planche à clins, un détail architectural typique aux murs pignons de la maison comme ceux de l'aile ajoutée vers 1923 (ill. 1b). Ici, sous le profilé d'aluminium, on retrouve la moulure décorative (doucine) et le bâti d'origine en bois.



AILE OUEST (1923)

1b



2a

L'empreinte des anciennes moulures s'est formée grâce aux couches de peinture. On constate les deux approches différentes selon l'année de construction des pignons. Une corniche à consoles du côté de la cour arrière de la maison (ill. 2a) et, surprise, une corniche à denticules (ill. 2b) pour l'aile ouest de 1923. C'est un rappel de la décoration de la fenêtre en baie de la façade principale.



2b



3a

La restauration des retours d'avant-toit est en continuité avec les travaux de la corniche à consoles (ill. 3a). Quand aux consoles à denticules (ill. 3b), elles s'inscrivent dans un geste respectueux de l'architecture éclectique de la maison. Il était plus facile de reproduire la menuiserie ornementale existante de la façade principale que de tenter d'intégrer la décoration des corniches situées sous les murs gouttereaux.



3b



## TOITURES VERSANT NORD

Ferblantiers couvreurs, spécialistes de  
toitures en tôle pincée, à baguette,  
à la canadienne

RBQ. 5614-2011-01

• acier galvanisé • acier pré-peint • Galvalume



7965, rang Saint-Vincent, Mirabel (Québec) J7N 2T5  
**Jean-François Éthier**, président  
Cell.: (514) 887-1770

## COUPE-FROID LAPOINTE INC. *une expertise, une renommée !*



*Depuis 1964, nous sommes spécialisés  
dans le domaine des coupe-froid pour  
les fenêtres et les portes de bois.*

Quelques unes de nos réalisations :

- ❖ Maison Henry Stuart ❖ Manoir Mauvide-Genest
- ❖ Maison Chevalier ❖ Édifice Honoré Mercier
- ❖ Assemblée Nationale (Salon Bleu)
- ❖ Maison de la Littérature

1005, Boul. des Chutes  
Québec, Qc G1E 2E4  
Téléphone / Fax : 418 661-4694

[cflap@coupe-froid.com](mailto:cflap@coupe-froid.com)  
[www.coupe-froid.com](http://www.coupe-froid.com)  
Licence RBQ : 2732-1165-36

CORNICHE

MANSARDE

TOITURE

ARDOISE

CUIVRE

ACIER



# Nous sommes là depuis 1987 !

Une entreprise familiale

Tél. : 450 661-9737

[www.Tole-bec.com](http://www.Tole-bec.com)

1212, rue Tellier, Laval (Québec) H7C 2H2  
Télécopieur : 450 661-2713



# ROBERT-LIONEL SÉGUIN (1920-1982) : UN CHERCHEUR-COLLECTIONNEUR PASSIONNÉ

*Laurence Provencher St-Pierre*, Ethnologue et postdoctorante au Laboratoire de muséologie et d'ingénierie de la culture (LAMIC), Université Laval, Québec.

On souligne cette année le 100<sup>ème</sup> anniversaire de naissance de Robert-Lionel Séguin, chercheur déterminé, collectionneur infatigable et figure marquante de l'ethnologie québécoise. Séguin naît à Rigaud le 7 mars 1920. Très tôt, sa passion pour l'histoire, ses recherches généalogiques et ses nombreux projets d'écriture occupent tous ses temps libres. Employé de ferme pendant la Deuxième Guerre mondiale, il entame ensuite une carrière d'archiviste. Son intérêt pour la vie quotidienne et la culture populaire de ses ancêtres l'amène graduellement à se tourner vers l'ethnologie et la recherche de terrain. Dans les années 1950, l'ethnologie québécoise est une discipline en formation qui se développe à l'Université Laval autour de Luc Lacourcière et de son équipe des Archives de folklore. Leurs travaux se concentrent autour de la littérature orale. Les études en culture matérielle y représentent un champ sous exploité. Par ses recherches sur la civilisation traditionnelle, Séguin participe alors au développement de ce champ et esquisse les bases de l'ethnologie historique en proposant une approche jusque-là inédite. En effet, il serait le premier à combiner l'analyse des archives notariales avec celle des objets matériels.

Séguin consacre sa carrière à l'étude de l'habitant dont il tâche de dresser un portrait le plus réaliste possible. Il obtient un doctorat de l'Université Laval en 1963. Sa démarche comparative le pousse également à étudier la civilisation traditionnelle française afin d'identifier les convergences et les divergences entre les techniques, les outils et les savoir-faire qu'il observait au Québec. Conséquemment, il effectue plusieurs séjours d'étude en France. Il soutient d'ailleurs un deuxième doctorat à l'Université René Descartes, à Paris, en 1972 et un troisième à l'Université de Strasbourg en 1981.



Robert-Lionel Séguin. (Gabor Szilasi, Reportage chez Robert Lionel Séguin, ethnologue, Rigaud (1970), Fonds du Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, Office du film du Québec) <http://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3164395?docref=E8DjpalgXrFiOXp3869rwQ>

Parallèlement à ses recherches, Séguin travaille comme conseiller technique au Musée du Québec, ethnologue-conseil à l'Office national du film, chargé de recherche pour le Musée national du Canada et conservateur du musée-laboratoire de l'Institut des arts appliqués de Montréal. À la fin des années 1960, il est chargé de cours à l'Université Laval et à l'Université de Montréal. Puis, arrivé à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) en 1969, il y fonde, avec l'historien Maurice Carrier, le Centre de documentation en civilisation traditionnelle. Il y poursuit une carrière de professeur d'ethnologie québécoise jusqu'en 1980. Il décède subitement le 16 septembre 1982.

Robert-Lionel Séguin a laissé sa marque sur l'ethnologie au Québec, d'abord par ses nombreux écrits s'adressant aux spécialistes comme au grand public. Il est l'auteur de dix-sept monographies et de centaines d'articles publiés dans des revues spécialisées, des journaux nationaux et des publications régionales. Son impressionnante bibliographie rend compte de l'étendue de ses intérêts de recherche. Toutes les facettes de la vie quotidienne traditionnelle, de l'époque de la Nouvelle-France au début du XX<sup>e</sup> siècle, le fascinaient. Il a notamment écrit sur l'équipement aratoire, les granges, les maisons, le costume civil, les divertissements, la danse, les métiers, les jouets, les moules, les ustensiles, la vie libertine et la sorcellerie. Il a également réalisé plusieurs expositions présentées des deux côtés de l'Atlantique et dans lesquelles il mettait en valeur les pièces de sa collection personnelle.

Cette collection représente l'autre volet de l'héritage de Robert-Lionel Séguin. En effet, au cours de sa vie, Séguin a sillonné le Québec rural et a constitué une imposante collection d'étude documentant la vie traditionnelle québécoise. Elle est reconnue par le Gouvernement du Québec et classée en vertu de la Loi sur le patrimoine culturel. Elle se décline en trois ensembles : la collection d'archives, la bibliothèque et la collection d'objets. Les archives historiques et les 6000 volumes de la bibliothèque de Séguin sont aujourd'hui conservés au Centre d'archives de Vaudreuil-Soulanges. Sa collection d'archives figurées, comme il la désignait lui-même, composée de plus de 22 000 objets et de sept bâtiments, est conservée au Musée POP de Trois-Rivières. La collection Robert-Lionel-Séguin est d'ailleurs intimement lié à l'histoire de cette institution muséale, puisque c'est son achat par l'UQTR en 1983 qui a entraîné la création du Musée.<sup>(1)</sup>

C'est dans la réserve portant son nom et dans laquelle est conservée sa collection que j'ai été confrontée pour la première fois à l'héritage de Robert-Lionel Séguin. Étudiante en ethnologie à l'Université Laval quelques années plus tôt, j'avais entendu parler de ce personnage important de l'histoire de la discipline sans m'y attarder davantage. J'avais aussi récupéré chez la mère d'une amie quelques ouvrages classiques de l'ethnologie québécoise des années 1970 et 1980, dont son étude sur la civilisation traditionnelle. Jamais ouverte, cette grosse brique de 700 pages avait, au fil de mes déménagements caractéristiques de la vie d'étudiante, trouvé le chemin du sous-sol de mes parents. En 2017, j'ai travaillé plusieurs mois avec l'équipe du *Musée POP de Trois-Rivières* dans le cadre de mon doctorat en muséologie. C'était alors mon premier contact avec la collection Séguin. J'en ai mesuré l'ampleur, la richesse et l'immense potentiel de recherche qu'elle représentait. Lors de la rédaction de ma thèse, j'ai ressenti la frustration de ne pouvoir consacrer que quelques pages à l'histoire de cette collection et à son collectionneur. Pourtant, l'histoire de cet ensemble aujourd'hui patrimonialisée est aussi fascinante que l'histoire de chacun des objets qui la compose. Ce sentiment de n'avoir pu qu'effleurer un sujet immense a motivé l'élaboration d'un projet de recherche postdoctorale lui étant consacré. Débuté cette année, ce travail d'enquête me permet d'en apprendre tous les jours un peu plus sur cette précieuse collection et sur l'ethnologue qui en est à l'origine.



Quelques objets de la collection Robert-Lionel Séguin. (Gabor Szilasi, Reportage chez Robert Lionel Séguin, ethnologue, Rigaud (1970), Fonds du Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, Office du film du Québec.) <http://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3164395?docref=jAQ19XZoMrk0fhJuwJ0n4w>



Ce séchoir a été construit vers 1872 par Amédée-Gaspard Séguin, menuisier et grand-père maternel de Robert-Lionel Séguin. Pour constituer sa collection, Séguin a parcouru le Québec à la rencontre d'informateurs, d'antiquaires et de collectionneurs. Or, comme l'illustre cet exemple, une part de sa collection est constituée d'objets issus de sa famille installée à Rigaud depuis plusieurs générations.

Séchoir à maïs (Collection Robert-Lionel-Séguin, Musée POP)

À la fois banals et exceptionnels, les objets collectionnés par Séguin rendent compte d'un mode de vie humble et anonyme aujourd'hui disparu. C'est cet héritage qu'il a obstinément tâché de documenter, de conserver et de transmettre. Cette collection est également un témoignage du travail acharné d'un ethnologue hors normes habité par un fort sentiment d'appartenance à sa région natale et un amour profond du Québec. Son œuvre mêle nostalgie et grande fierté. Si elle renseigne sur la vie quotidienne de la société traditionnelle, elle témoigne aussi avec force du Québec des années 1960 et 1970 ainsi que de la détermination d'un chercheur-collectionneur à participer à ce mouvement d'affirmation identitaire caractéristique de cette période. En collectionnant le passé, c'est aussi son présent en quête de son propre patrimoine que racontait Séguin.

1. L'institution ouvre ses portes en 1996 sous le nom de Musée des arts et traditions populaires du Québec. Il devient le Musée québécois de culture populaire en 2001, puis le Musée POP en 2018.

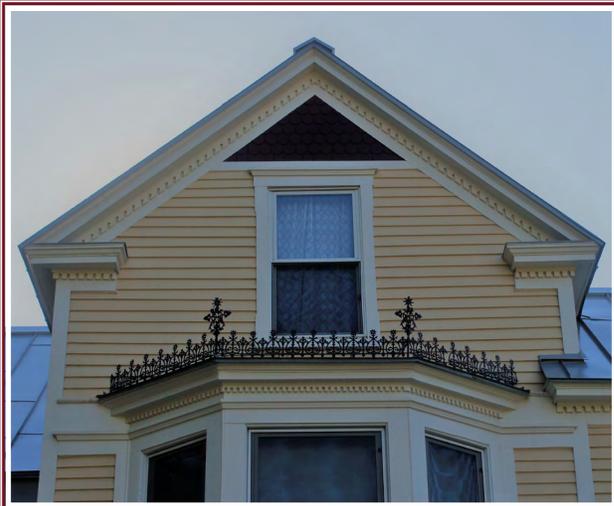
# LES COUPS DE CŒUR DE VOS ADMINISTRATEURS



*Louis Tremblay, président*



*Louis Patenaude, président sortant*



*Pierre Bleau, vice-président*



*Michelle Roy, secrétaire*



*Émilie Vézina-Doré, trésorière*



*Diane Jolicoeur, administratrice*



*Claire Pageau, administratrice*